LETTRE

A

M. NECKER.



A GENEVE.

1787.


THE NEWBERRY LIBRARY
NL
CHICAGO



LETTRE

A M. NECKER.

MONSIEUR,

PERMETTEZ que je mêle ma voix au concert de louanges & de bénédictions que l'on vous prodigue de toutes parts, & que vous n'entendez pas. Je

cède à l'enthousiasme que m'a laissé la lecture de votre sublime Ouvrage, pour vous offrir le tribut de mon admiration, & comme Citoyen, celui de ma reconnoissance. Si vos veilles pouvaient être payées par ce suffrage unanime, vous n'auriez rien à désirer.

Vous venez d'élever, contre les ennemis de la France, une forteresse qu'il est impossible de renverser, & un monument à votre gloire, où l'envie n'atteindra jamais.

On ne sait lequel doit le plus étonner, ou de l'immensité de votre travail, ou de l'éloquence qui pare un sujet si aride. C'est elle qui commande l'attention, &

qui fait lire, avec tant d'intérêt, des détails abſtraits & pénibles. Vous repoſez l'eſprit, en parlant au cœur; & l'on vous ſait gré de la douce familiarité avec laquelle vous deſcendez de la hauteur où votre génie vous avait placé.

Vous ſavez, en même-tems, plaider la cauſe du peuple, & nous faire aimer le Roi. Si, d'un côté, vous révélez des vérités affligeantes; de l'autre, vous préſentez l'eſpérance & les conſolations. Depuis que vous avez jeté tant de jour ſur les reſſources de l'État; les ſpéculateurs, les avares, ne craignent plus d'ouvrir leurs porte-feuilles, leurs coffre-forts; & le crédit public eſt encore ſoutenu par votre réputation.

Il eſt aiſé de reconnaître que la modération & la ſageſſe ont plus d'une fois tempéré, dans vos écrits, la haine des vexations fiſcales.

Si vous attaquez les abus dans tous les ordres de l'État, toujours impartial, vous n'en rendez pas moins juſtice aux Prélats diſtingués qui ſont l'ornement de l'Egliſe, dans laquelle vous n'êtes pas né; aux vrais Magiſtrats, aux Hommes de Finance, à tous ceux qui, par leurs lumières & leur déſintéreſſement, étaient dignes de concourir avec vous à la Félicité publique.

Ennemi du luxe, vous l'enviſagez cependant comme un des premiers alimens

du commerce national, & vous aimez qu'il embelliſſe la Cour d'un grand Monarque.

Malgré la ſévérité de vos principes, vous ſouriez à la mode, qui réveille ſans ceſſe l'induſtrie, & ranime la circulation. Livré, par caractere & par état, à la méditation, à l'étude; étranger, pour ainſi dire, aux plaiſirs du monde, aux jouiſſances de la ſociété, vous accueillez, dans votre ſyſtême politique, les beaux arts & les talens agréables, que repouſſaient l'eſprit faux & la pédanterie de vos devanciers.

Tous les yeux, je dirai même tous les vœux, ſont aujourd'hui fixés ſur vous;

& vous n'avez pas besoin d'attendre la Postérité, pour jouir des honneurs qu'elle accorde aux plus célèbres Ecrivains. On dira de votre Livre, qu'il est le bréviaire des bons Ministres, comme celui de Montaigne est le bréviaire des honnêtes gens.

La sensation que ce bel Ouvrage vient de produire, rappelle la douleur universelle que répandit, dans la Capitale & les Provinces, votre retraite du Ministère. On se dit encore aujourd'hui : faut-il donc qu'il soit disgracié ? qu'il soit sacrifié à l'intrigue ? Son éloquence mâle & fière a déplu ! On est blessé des formes helvétiques & libres avec lesquelles il présentait la vérité. Quels grands & ra-

pides changemens n'auraient pas couronné ſes travaux! Une Marine reſpectable, l'état du Tréſor public, un zèle, un encouragement univerſel, rendaient la France l'arbitre de l'Europe.

Oui, Monſieur, votre nom ſeul inſpirait autant d'inquiétude à nos voiſins, que de confiance à la Nation. La plupart de ceux qui vous ont précédé, ont paſſé comme ces météores qui déſolent la terre; & vous laiſſez après vous un ſillon de lumière qui doit éclairer, mais effrayer vos ſucceſſeurs.

En vous adreſſant cette Lettre, j'ai bien moins ſongé à vous louer, qu'à ſatisfaire un ſentiment de mon cœur, &

vous renouveller les témoignages de mon attachement & de mon Reſpect.

P. S. *Il y eut dans le tems beaucoup de copies manuſcrites de cette Lettre: la ſenſation qu'elle produiſit ſemble ſe renouveller aujourd'hui. C'eſt ce qui nous a déterminé à l'imprimer, bien ſûrs que nos Lecteurs nous en ſauront gré.*

La Lettre ſuivante n'eſt pas hors de place.



LETTRE DE HENRI IV,

A M. DE ROSNY.

Mon Ami, vous êtes prompt; modérez votre colere, & que votre fierté ne ſoit pas bleſſée de tout ce qu'on écrit contre vous; par-là, vous ferez enrager ceux qui vous portent envie du bien que je vous veux.

Si c'étaient les bons & les vertueux

qui vous attaquent, je vous plaindrais; mais voyez que vos ennemis ſont les méchans, & les mépriſez. Ne vous laiſſez point abattre par le chagrin, car je vous accuſerais de vanité.

J'ai beſoin de vous pour mes Finances, qui ſont dans une grande criſe, & où nul ne comprend auſſi merveilleuſement, comme vous pouvez faire. Oubliez tout pour cela; c'eſt choſes qui arrivent, je ne dis pas ſouvent, mais toujours, que ceux qui manient les grandes affaires, ſont ſujets à l'envie & à la calomnie: vous ſavez ſi moi-même j'en ſuis exempt, & d'une & d'autre religion. Ce que vous avez à faire, c'eſt, comme je prends conſeil de vous

dans mes affaires, vous preniez conſeil de moi aux vôtres, quand elles importent tant ſoit peu, comme vous feriez du meilleur ami.

Hâtez-vous, venez me voir; j'acheterais votre préſence de beaucoup. J'ai auprès de moi des bons Serviteurs, qui vous deſirent en toute ſincérité. Je veux vous ouvrir mon cœur; il n'y va ni de l'amour, ni de la jalouſie, c'eſt affaire d'Etat.

Adieu, mon fidele. Ma femme, mes enfans, tout le ménage ſe portent bien; ils vous aimeront autant que moi, ou je les deshériterai.

HENRI.

Ce 8 de Mai, à Fontainebleau.